

Affect et féminin

Qu'est-ce qui fait que lors d'une réunion entre collègues, alors que je suis tranquillement concentrée dans l'écoute de ce qui s'énonce, d'un coup, je me sens traversée par un sentiment d'inconfort, de colère, d'humiliation parce que l'être féminin en moi se sent attaqué ? Parce que la parole d'une collègue est interrompue, brisée, que son idée est disqualifiée, n'est pas reprise, ou ses propos sont annulés. C'est, bien sûr, dans l'après-coup que je fais ce constat.

Bref, à chaque fois, l'idée qui me traverse est la suivante : « ah non , pas avec des collègues ! Et si ! Bien sûr ce n'est pas fait sciemment ! D'ailleurs quelle utopie de penser qu'un groupe de psychanalyste pourrait fonctionner différemment que l'ensemble de la société !

A y regarder de près, la parole interrompue est souvent celle qui a exprimé un affect. Comme si, dire l'éprouvé était inconvenant ou égal à parler de rien.

L'émotion, la colère qui s'est faite entendre aux deux séminaires sur le féminin ne pouvaient-elles pas être prises en compte, compte tenu du thème traité ? L'affect serait-il en disgrâce chez nos collègues masculins ?

Y aurait-il des relents d'une certaine période lacanienne où l'affect était banni ?

Nous nous sommes du coup penchées sur les textes : Lacan fait pourtant la part belle à l'affect. Dans le séminaire X « l'Angoisse », il reprend le terme, émotion, le verbe émouvoir. « L'émoi, c'est le trouble, se troubler en tant que tel, se troubler au plus profond dans la dimension du mouvement ». Comment ne pas prendre en compte ce qui affecte certains collègues alors que nous faisons tous ce constat ainsi que l'énonce Colette Soler : « N'est-ce pas au nom des symptômes qui l'affectent qu'un sujet s'adresse au psychanalyste pour qu'il l'aide à les interroger et à les réduire ? Et qui se soucierait de guérir si les symptômes, qu'il s'agissent d'une conversion, d'une obsession, d'une impuissance, voire d'un malaise plus indéterminé, n'apportaient pas leur lot d'affects pénibles-tristesse, abattement, découragement, voire dégoût de vivre et j'en passe ? Au commencement de la demande d'une psychanalyse, il y a toujours de l'affect, sous la forme d'une souffrance difficile à supporter et qui attend la guérison »... (Les affects lacaniens). Pour Freud, l'affect est là mais désarrimé des signifiants qui sont refoulés. L'angoisse est le seul affect qui ne trompe pas. Précisément, le thème de ce séminaire de Séville est l'actualité de l'angoisse, comment ne pas interroger ce que nous entendons dans nos cabinets à longueur de semaine à savoir la spécificité de la plainte/souffrance féminine chaque fois qu'elle est renvoyée à son identité féminine, dans le travail ou en famille ? Comment ne pas entendre l'angoisse à chaque prise de parole ? L' « angoisse, c'est un hors de doute qui ne passe pas par le travail de la pensée qui ne connaît pas de certitudes et qui n'a pas besoin de preuves. » « Atroce certitude, dit Lacan ». Cette certitude atteste qu'elle se réfère non à un signifiant qui ne pourrait qu'être trompeur, mais au réel. Il met en évidence un affect qui a pour fonction de révéler ce que le signifiant ne peut pas révéler, un réel.

Cette angoisse devant la prise de parole, en particulier dans les institutions psychanalytiques, que vivent la plupart des femmes (il y a des exceptions, bien sûr) est-ce une angoisse structurelle, ou bien est-elle subséquente au discours social ?

Comment pouvoir en débattre avec nos collègues, si nous ne mettons pas ce thème sur la table ?

C'est comme si nous assistions à un assujettissement des sujets du groupe au discours du maître, sans laisser de place à un discours qui permettrait l'émergence subjective au travers du senti, de l'éprouvé de chacun. S'agit-il entre nous de rabattre l'autre ou de faire émerger des concepts utiles à la psychanalyse ? Cependant pour cela, laisser la place sans barrer l'autre me paraît nécessaire comme consensus.

Marie-Laure Roman